

PER
0-54
EX-2
15

L'OISEAU BLEU

Pour que nos enfants soient heureux, il leur faut absolument l'« Oiseau Bleu. »
Maurice MAETERLINK.

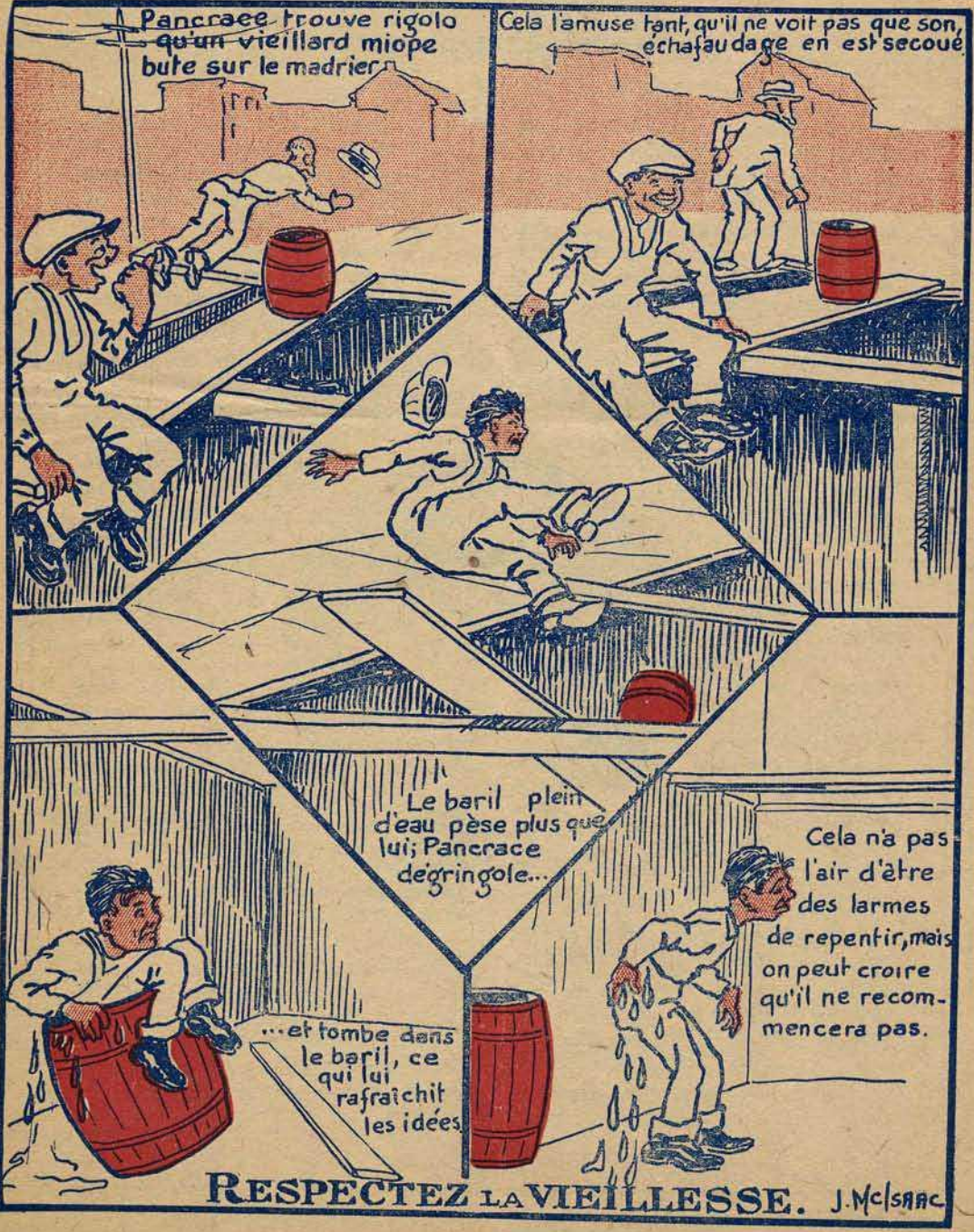
Vol. I — No 3.

MONTREAL, MARS 1921

Le numéro : 7 SOUS

Revue mensuelle illustrée pour la Jeunesse.
Publiée par la SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Tél : PLATEAU 1652

Abonnement annuel : Canada, 75 sous ;
Union postale : \$1.00.
Rédaction, administration et publicité :
Bureaux A. B. C., 296, rue Saint-Laurent, Montréal.



Jacques et Jacqueline

CONTE VRAI

Il y avait une fois, une fillette et un petit garçon... Jacques était le nom du bambin, sa petite soeur s'appelait Jacqueline. Tous deux étaient sages comme des images et jolis comme des amours. Leurs parents les aimaient donc tendrement et le foyer devenait un nid de bonheur et de gaieté, grâce à eux.

Le chef de cette famille unie et heureuse, pensait plus aux siens qu'à lui-même, il était père..... et dans la prévoyante de son amour, il économisait tout l'argent qu'il pouvait pour les jours difficiles. Mais sa prudence et sa sagesse ne s'arrêtaient pas là, il enseignait aussi à ses enfants la vertu féconde de l'économie en faisant des épargnes à leurs noms. Il tenait Jacques et Jacqueline au courant de leurs petites fortunes personnelles et l'intérêt ne manquait pas plus que l'ambition.

Or, un jour, le papa connut par un homme qui parlait très vite et fort, quelque chose de mieux que la tirelire ordinaire pour apprendre aux tout-petits la manière d'épargner. C'était... vous ne devinez pas ? C'était, disons une sorte d'immense cofret d'acier, où les parents dépo-

saient quelques sous toutes les semaines et qui ne s'ouvrait qu'au bout de vingt ans, pour donner alors, chaque année, à l'enfant devenu homme ou grande demoiselle, beaucoup d'argent, sans jamais s'épuiser. Et celui qui possède un trésor aussi précieux en a la jouissance tant qu'il vit, dut-il dépasser la centaine.

Est-il nécessaire de dire que le papa en question n'a pas hésité un instant à adopter ce genre d'épargne et que Jacques, aussi bien que Jacqueline, en sont très satisfaits, quoique leur jugeotte enfantine ne peut encore réaliser tous les profits qu'ils en retireront.

Quel est donc ce trésor inestimable, demanderez-vous maintenant ? C'est la
C A I S S E
N A T I O N A L E
D ' E C O N O M I E .

Il n'y a-t-il que Jacques et Jacqueline à le posséder ?

Nullement, quatre vingt mille autres petits canadiens l'ont aussi et vous pouvez l'avoir aussi aisément si vous en dites un mot à votre bonne maman, dès aujourd'hui, pour qu'elle demande au Monument National, 286, rue Saint-Laurent, les renseignements nécessaires.





DANS LA NOUVELLE FRANCE

Résumé. — Perrine et Charlot Dumay, deux orphelins sans ressources, demeurant à Offranville, village de la Normandie, sont confiés à une riche parente qui habite Dieppe. Perrine se rappelle la tante Claudine Le Jeal, une vieille dame avaro, grondeuse et méchante. « Que faire, comment fuir la terrible tante, se demande la petite ? » La veille du départ pour Dieppe, Charlot entraîne sa sœur à une promenade. Au retour les enfants rendent visite au Curé qui les présente à un récollet missionnaire. Perrine apprend qu'un vaisseau en route pour le Canada quittera Dieppe bientôt. Cette nouvelle, jointe à celle de son départ qui est différé, la jettent dans un trouble extrême.

(Suite)

Le soir vient. Charlot se laisse mettre au lit sans protester. Il est heureux d'être seul avec Perrine, sa « petite mère » ainsi qu'il se plaît à l'appeler. Les deux enfants, suivant leur habitude, s'agenouillent et joignent leurs mains. Ils prient Jésus de les bénir à l'approche de la nuit. Le danger rôde peut-être, à la faveur de l'ombre... Hélas ! ils n'ont plus ni papa, ni maman pour veiller sur eux, pour écarter le mal de leur chemin.

Après une dernière caresse à Perrine, la tête de Charlot retombe. Ses yeux se ferment. Il dort doucement, paisiblement.

Mais les yeux de la petite fille, au contraire, demeurent grands ouverts. Elle n'a pas sommeil, oh ! non, pas du tout... Elle sent dans son être un feu étrange. Des visions passent et repassent dans sa tête enfiévrée. A ses oreilles bruissent encore, hautes et claires, les paroles du curé et de son pieux visiteur. « Le notaire est malade, vous resterez encore au milieu de nous, a déclaré le prêtre. » Et à ce souvenir, le cœur de la petite se dilate un peu. L'image du franciscain, souriant et apitoyé se dresse ensuite devant elle. Sa physionomie ardente comme elle la revoit ! Le Missionnaire parle de pays inconnus, lointains et merveilleux, pays où il fait si bon de vivre qu'un père zélé, semblable à lui, va mourir de douleur parce qu'il ne lui est plus permis d'y retourner. Et ne s'embarque-t-on pas prochainement pour cette belle contrée, qui se nomme la « Nouvelle-France » ? Le 5 avril, à Dieppe, a prononcé la voix sonore du missionnaire.

Dans huit jours ! Dans huit jours ! « Dieu, pense Perrine, que le temps se fait court pour les enfants qui se mettent en route eux aussi pour le Canada ! Qu'ils sont heureux !... Dans huit jours !... Le temps est court... court !... Ah ! »

Et Perrine, qui succombe enfin à la fatigue, ne bouge plus. Bientôt ses longs cheveux dorés se mêlent aux boucles brunes de son frère. Les deux enfants, dormant serrés l'un contre l'autre.

Perrine s'agite dans son sommeil. Elle rêve. Un sourire soudain, se joue sur ses lèvres. Oh ! le beau rêve, vraiment, que fait la petite fille !... Sa mère, sa mère adorée, elle la revoit. Elle

s'approche. De ses mains d'où s'échappent des rayons lumineux, elle borde le lit. Puis, en un geste de bénédiction, elle effleure le front de ses chéris. Elle s'éloigne. « Maman, maman, soupire l'enfant extasiée, reviens. Je suis si heureuse lorsque tu es là. » Un personnage surgit à ce moment de l'ombre. Il vient se placer près de sa mère. A sa grande surprise, Perrine reconnaît le pieux récollet. Que dit-il donc, si bas, si bas qu'elle ne peut entendre les mots, et voit seulement remuer les lèvres ? Sa maman hoche la tête d'abord, puis sourit... Mais les ombres secourables se dirigent vers le fond de la pièce. « Mère » crie Perrine, et ses bras se tendent violemment. A cet appel suprême, la maman se retourne. Intensément, elle regarde la petite fille. Ah ! comme Perrine reconnaît les grands yeux tristes !... Puis, par deux fois le bras de la maman se soulève, sa main, dont la blancheur éblouit, désigne un endroit lointain, invisible. « Il faut partir, petite, il faut partir », semble dire le geste maternel si gracieux. Et le bon récollet, à son tour, incline plusieurs fois la tête, regardant bien au loin, lui aussi.

Perrine s'éveille. Son cœur bat à coups précipités. Assise maintenant très droite dans le lit, elle regarde autour d'elle, ses yeux paraissent défier l'obscurité, tout ce noir qui la pénètre mystérieusement. « Que veut dire ceci, se demante-t-elle ? Se peut-il que ce ne soit là qu'un rêve ? » Oh !... sa mère, sa mère que ne donnerait-elle pas pour la sentir encore près d'elle !

Perrine est heureuse cependant. Peu à peu voilà qu'elle saisit le sens grave du rêve qu'elle a fait. « Oui, sûrement, elle ne doit plus rester ici. Elle doit quitter Offranville, partir au loin. Elle doit aller là-bas, là-bas... » Et le bras de l'enfant esquisse le geste même de sa mère. « Là-bas ! Mais ne serait-ce point dans le lointain Canada, tant aimé des récollets ? Là-bas, l'on doit sourire, certes, aux petits enfants sans mère, les choyer un peu, les protéger contre les tantes Claudine impérieuses et cruelles. Là-bas, c'est un bon et beau pays, elle en est certaine. »

Comme Perrine se sent calme. « Dès demain, elle en a décidé, elle sera loin d'Offranville. Qui s'en doutera, d'ailleurs, d'ici trois jours ?... Une diligence passe durant la semaine au bourg voisin. Elle s'y rendra. Le conduc-

teur de la voiture n'est-il pas le vieil ami de Perrine ? Qui sait ! peut-être en les voyant seuls, Charlot et elle, sur la longue route poussiéreuse, peut-être les fera-t-il monter dans la large voiture !... C'est cela, pense la petite, il faut agir ainsi. Et une fois à Dieppe... Ah !... une fois à Dieppe, comment donc trouverais-je le navire ?... Dieu ! qu'il est difficile pour une petite fille d'entreprendre un aussi long voyage. Maman chérie, père si bon, aidez votre petite, murmure Perrine. Et la tête lasse de l'enfant roule sur l'oreiller... Le sommeil la prend enfin.

Dès que l'aube met un peu de clarté dans la maison, Perrine est debout. Quelques heures de repos ont suffi pour réparer la fatigue de la nuit si agitée au début. Le regard de la petite fille brille étrangement. Autour de sa bouche mignonne un pli volontaire s'est creusé. Oh ! l'impression du rêve mystérieux persiste. L'enfant revoit sans cesse le geste de sa mère lui conseillant de s'éloigner. Sa résolution se fait irrévocable. Elle quittera Offranville avec Charlot dans quelques heures. Sans desserrer les lèvres, sans un mot à l'âme qui vive, elle s'en ira par la grande route ensoleillée...

Il fait décidément beau au dehors. Une brise tiède pénètre par la fenêtre entrouverte. Une odeur de lilas s'imprègne sur toutes choses. Le printemps offre sa féerie de couleurs, de fraîches senteurs, de voix harmonieuses.

Perrine s'étonne. Tout en dressant le couvert, l'on déjeunera de lait frais et de tartines, elle s'inquiète de Charlot. Il dort toujours.

Mais soudain : « Perrine », fait une voix flûtée, un peu pâteuse. La petite soeur accourt près du lit.

CHARLOT

Embrasse-moi, Perrine. Et tu m'habilleras vite, dis, j'ai faim.

PERRINE

Oui, oui.

CHARLOT (surpris).

Oh ! Perrine, tu mets ce bas à l'envers !

PERRINE

C'est vrai. Allons, je recommence.

CHARLOT

Tu as encore ta longue, longue figure, Perrine. Pourquoi ? Charlot n'aime pas cela, va. Tu n'es plus ma belle Perrine, alors.

PERRINE (souriant)

Moi, je t'aime toujours. Même lorsque tu boudes.

CHARLOT, (se redressant)

Mais je ne boude plus, jamais, tu le sais bien. Je suis sage, un « petit homme » a dit le récollet, hier.

Les deux enfants se mettent à table. L'appétit est excellent de part et d'autre. L'humeur de Charlot est comme un ciel de printemps, radieuse et claire. Enfin Perrine se lève. Aidée de Charlot, elle range tout dans la maison. Puis elle s'assoit dans le grand fauteuil de sa mère, et attire le petit garçon près d'elle.

PERRINE

Ecoute, Charlot, je veux t'apprendre quelque chose de grave.

CHARLOT

Oui ? Mais prends-moi sur tes genoux, petite soeur. Tu pourras ainsi me parler bas, car les choses graves, ça se dit à l'oreille, n'est-ce pas ?

Et Charlot baisse lui-même la voix, tout en se blottissant, comme un chat frileux et caressant, contre sa soeur.

PERRINE

Charlot, nous n'irons pas chez la tante Claudine. Nous n'irons jamais, jamais, tu m'entends ?

CHARLOT

Non ? (Suite à la page 15)



Il tire vivement les rennes !...

PAGE DE GRANDE SOEUR

GRAPHOLOGIE

ETRE FORT

(Suite et fin)

Pour enfants seulement.—Se rappeler qu'il faut envoyer deux pages d'écriture à l'encre sur papier non rayé, pas de copie. Les analyses à 10 sous paraîtront dans l'« Oiseau Bleu. » Les réponses personnelles sont de 25 sous. Les analyses se font par ordre de date.

GRANDE SOEUR.
296, rue Saint-Laurent,
Montréal.

D. B. RUE ST-REMI. — Bonne, bienveillante, amie du repos et de la paix. Sensible, intelligente, elle possède un bon raisonnement, une certaine force de caractère; elle est maîtresse d'elle-même et patiente. Impressionnable — persévérante — sincère, dévouée; elle a toutes les capacités d'une bonne ménagère, ordonnée; ce qui ne l'empêche pas d'aimer l'art.

G. G. RUE STE-MAR-GUERITE. — Aime ses aises et le luxe tout en étant énergique et vive. Elle sait s'apprécier, a

pleine confiance en elle et ne tolère pas la critique. Patiente elle est peut-être un peu obstinée. Elle aime tout ce qui est nouveau et original. Nature renfermée, défiante, elle est discrète pour ses affaires personnelles. Réservee, elle considère cependant tout avant d'agir.

CURIEUSE. — Jugement sain, clair, elle a de la largeur dans les idées, des goûts délicats. Généreuse et dévouée c'est un caractère aimable. Bonne organisatrice, elle serait aussi bonne ménagère, elle est ordonnée jusqu'à la minutie. De volonté faible et suivie c'est une personne sensible et bonne, prudente en affaire; peut-être un peu scrupuleuse. Elle a une imagination cultivée.

B. C. RUE DE L'EGLISE, COTE SAINT-PAUL. — Nature impressionnable, résolue, volonté qui veut dominer, qui a des colères de dépit ou des accès d'impatience, si son autorité demeure impuissante. Un peu d'orgueil. C'est une nature enjouée, un peu égoïste, qui semble être mécontente de sa situation. Mais elle a un grand sentiment du devoir. C'est une personne franche. Imagination peu contrôlée qui va jusqu'au romanesque.

LILI. — Douce, affectueuse, pondérée; nature droite, franche et généreuse. Il y a chez cette personne équilibre de toutes les facultés. Personne ordonnée, admirant les arts; âme de poète. Nature réservée et modeste; conscience droite. Un peu entêtée et égoïste. Intelligente, studieuse, elle a le désir de s'instruire.

COLOMBE, RUE SAINT-ANDRE. — Un peu nerveuse, très impressionnable. Colombe a une volonté de contradiction, entêtée, un peu orgueilleuse. Franche et prudente elle a beaucoup d'imagination, de caprices, de fantaisies et aime les nouveautés et les originalités. Défiante, difficile à convaincre, c'est une personne qui n'agit pas sans réflexion, sans voir aux conséquences.

GRANDE SOEUR.

Nous allons terminer aujourd'hui nos brèves considérations sur la pratique de l'hygiène, condition nécessaire de notre vigueur physique.

L'eau est, comme l'air, l'un des éléments essentiels à l'entretien de notre santé. Il ne faut pas avoir peur de l'eau — ce qui ne veut pas dire que vous devez vous jeter imprudemment dans les cours d'eau profonds pour vous y noyer! — mais il faut en user abondamment tant comme breuvage, que pour vous tenir bien propres. Un simple plongeon dans le bain, chaque matin, suivi d'une bonne friction, suffirait à tenir votre peau en bon état.

Après l'air et l'eau, la lumière, le soleil, joue un grand rôle dans notre vie. Vous connaissez le proverbe si vrai: « Où le soleil n'entre pas, entre souvent le médecin. » Il est prouvé que les rayons du soleil, sont un puissant désinfectant. Donc chers enfants couvrez-vous d'un bon chapeau pour éviter les coups de soleil, mais aussi souvent que possible tenez-vous, pour jouer dans ses rayons bienfaisants.

Un mot seulement sur la façon de manger. Mangez modérément et lentement les choses substantiels que l'on vous sert, plutôt que de vous bourrer de friandise. Méditez bien ce mot très vrai: « Les gloutins creusent leur tombe avec leurs dents. »

La culture physique, doit aussi jouer un rôle important dans le développement et l'entretien de notre vigueur corporelle. Peut-être en ferons-nous l'objet de quelques prochains entretiens.

LA POLITESSE CHEZ NOUS

On raconte que Lord Elgin, le dix-huitième gouverneur anglais du Canada, a dit des Canadiens que c'était: « Un peuple de gentilshommes. » C'est un bel éloge de dire d'un peuple qu'il est poli, mais il semble qu'en ce temps déjà lointain, ou l'instruction était peu répandue, l'éducation tenait une grande place dans la société.

Mais où en sommes nous, chers enfants de la politesse de nos grands-pères? Bien loin je crois; l'Instruction se répand mais l'Education s'en va.

Regardez bien autour de vous et quand vous aurez vu une personne bien élevée et polie, imitez-la. On admire d'abord vos efforts, puis quand cette politesse exquise, qui est dit-on la fleur de la charité, vous sera devenue naturelle, d'autres vous prendront pour modèle. Et s'aidant ainsi nous réussirons à remonter le courant qui nous mène si vite à un laisser aller tout à fait déplorable.

Ainsi mettons-nous y, essayons à qui mieux mieux, notre exemple en attirera d'autres et la réussite couronnera vos généreux efforts. Nous redeviendrons dans toute la mesure où nous avons cessé de l'être: « Un peuple de gentilshommes. »

GRANDE SOEUR.





Lorsque j'avais votre âge

(suite)

DE RIGAUD A
OTTAWA

16 mai — A huit heures ce matin, nous avons pris le train pour la Pointe-Fortune, où nous sommes bientôt descendus. De ce petit

village paisible, nous avons traversé l'Outaouais, — sur un bateau-passeur, ce qui ne m'était jamais arrivé, — les ponts sont si nombreux dans notre pays. Ce passeur navigue au pied des rapides de Carillon. C'est merveille que de voir la masse des eaux écumer, bondir et blanchir en changeant de niveau sur un mille de parcours.

Sans perdre grand temps, mes compagnons de voyage se sont mis à mesurer le terrain autour du village de Carillon. On m'a ensuite raconté les merveilleux souvenirs d'histoire qui se rattachent à ce lieu. C'est ici, en vue des rapides, entre l'eau rousse de l'Outaouais et les hautes berges couvertes de bois, que s'est déroulé l'exploit suprêmement héroïque de 1660 que vous avez appris dans votre *histoire du Canada*. Nous étions proche de l'anniversaire de ce fait d'armes qui a sauvé la Nouvelle-France de la destruction par les sanguinaires Iroquois. Lorsque mes compagnons de voyage se furent arrêtés au bord d'une route, nous nous découvrimés, et le chef de la mission rappela les circonstances du combat du Long-Sault. Ici, Dollard et ses seize compagnons vinrent chercher une mort glorieuse, en se portant au devant d'une armée de barbares qui avait résolu de détruire Ville-Marie. Depuis mon voyage, un monument a été érigé sur le théâtre du combat. Montréal, patrie des dix-sept immortels sacrifiés, possède elle aussi son monument à Dollard; il se trouve au parc Lafontaine.

Pour éviter les rapides grondants et pleins d'écueils de l'Outaouais, on a creusé dès 1819 un canal qui va de Carillon à Grenville. C'est ici également, longeant ce canal, que fut construit un chemin de fer qui a été maintenu longtemps comme une relique. C'est même sur ce train de physionomie tout à fait démodée que nous nous sommes rendus à Grenville, pour prendre le rapide qui devait nous conduire dans la capitale.

Bientôt, dans notre course vers l'Ouest, nous saluons sur la rive opposée le manoir qui fut longtemps habité par le grand tribun Papineau. Cette demeure est aujourd'hui sans occupant. M. Lebrun exprime l'espoir qu'elle soit convertie en musée national. Il y a tant de choses qui ont servi à nos aïeux, et que nous laissons détruire ou vendre aux étrangers.

Mon père me fait observer le bel état des fermes aux bords de l'Outaouais. Toute cette nature rendue docile et généreuse par le travail, tout ce bien-être et cette santé morale, nous les devons, m'a-t-il dit, aux Canadiens français qui s'étaient d'abord engagés comme bûcherons, au commencement du siècle dernier. Mais le traditionnel amour de la terre les sollicitait, et ils comprennent que l'agriculture, c'est pour eux, l'aïssance et la liberté.

A propos de ces « voyageurs » du temps jadis, M. Bernard m'a raconté la légende de Cadieux. Cela se passe à l'époque des guerres iroquoises et de la traite des fourrures par les Français. Cadieux, un coureur de bois, avait *cabané* avec quelques autres familles au portage des Sept-chutes, en bas du Grand-Calumet. Peu de temps après la débâcle de la glace, Cadieux attendait les sauvages d'en haut qui devaient se rendre à Montréal avec leurs pelleteries. Mais un bon jour les hivernants du Petit-Rocher, qui vivaient dans la plus parfaite tranquillité, furent surpris par un parti de guerre iroquois. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ces sanguinaires sauvages : c'était de lancer les canots dans les rapides, entreprise des plus hasardeuses. Cependant; il fallait que quelqu'un restât en arrière pour distraire l'attention des Iroquois et permettre ainsi aux fugitifs de gagner un lieu sûr. Qui voudra se sacrifier? Ce sera Cadieux. Pendant que les canots s'engagent dans les tourbillons écumants de la rivière, Cadieux, placé en embuscade, arrêta la marche des ennemis, permettant ainsi le salut des gens du Petit-Rocher.

Les sauvagesses chrétiennes ont raconté dans la suite qu'en descendant les Sept-chutes elles n'avaient rien vu qu'une grande dame blanche qui voltigeait devant les canots et indiquait la route à suivre. Aucun d'eux ne chavira et, en peu de jours, ils se trouvaient au lac des Deux-Montagnes, hors de l'atteinte des ennemis.

Mais que faisait Cadieux pendant ce temps ? Les Iroquois, ne trouvant aucune trace des familles, se refusaient à croire qu'elles eussent entrepris la descente des rapides ; aussi, pendant trois jours, donnèrent-ils, mais en vain, la chasse au brave Cadieux, et ils regagnèrent finalement leur pays. Après avoir erré à l'aventure dans les bois, le héros obscur, ayant épuisé ses munitions, se sentant assiégé par la faim, les soucis et les veilles, avait creusé sa fosse, planté une croix et composé sa propre épitaphe. Lorsque ceux-là que son héroïsme avait sauvés d'une mort humiliante revinrent sur leurs pas, dans l'espoir de le délivrer, ils aperçurent une petite croix de bois et une fosse à demi creusée, où gisait le cadavre du sacrifié, et sur lui quelques feuilles de bouleau contenant un chant que l'on a appelé la *complainte de Cadieux*. Longtemps, les voyageurs, pleins d'admiration pour Cadieux, ont entretenu une copie de cette complainte ainsi écrite sur de l'écorce de bouleau et attachée à un arbre voisin de la tombe de leur héros de prédilection. Ils chantaient volontiers cette complainte :

*Petit Rocher de la Haute Montagne,
Je viens finir ici cette campagne !
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant, je vais bientôt mourir !*

*Petits oiseaux, vos douces harmonies,
Quand vous chantez, me rattach'nt à la vie :
Ah ! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours !*

*Seul en ces bois que j'ai eu de soucis,
Pensant toujours à mes si chers amis ;
Je demandais : hélas ! sont-ils noyés ?
Les Iroquois les auraient-ils tués ?*

*Possinolet, va d're à ma maîtresse,
A mes enfants qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi !*

*C'est donc ici que le mond' m'abandonne,
Mais j'ai secours en vous Sauveur des hommes !
Très Sainte Vierge, ah ! ne m'abandonnez pas,
Permettez-moi d'mourir entre vos bras !*

Dans l'après-midi qui se prolonge, nous traversons plusieurs groupements de population, à intervalles de dix à quinze milles et portant tous des noms anglais. Depuis ce temps-là, certains de ces noms ont été changés ; on leur a substitué des noms qui sont compris des gens qui habitent ces localités. Nos compatriotes, qui ne savaient que faire de ces appellations baroques, n'ayant rien de commun avec l'âme canadienne, ont vite fait de remplacer le *Brook* par *Bourget*. On continuera, espérons-le à franciser les noms de lieu dans cette vallée de l'Outaouais, qui fut témoin des sacrifices des nôtres pour conquérir ce pays à la civilisation chrétienne et française, et qui devient de plus en plus familière avec les vertus domestiques des nôtres.

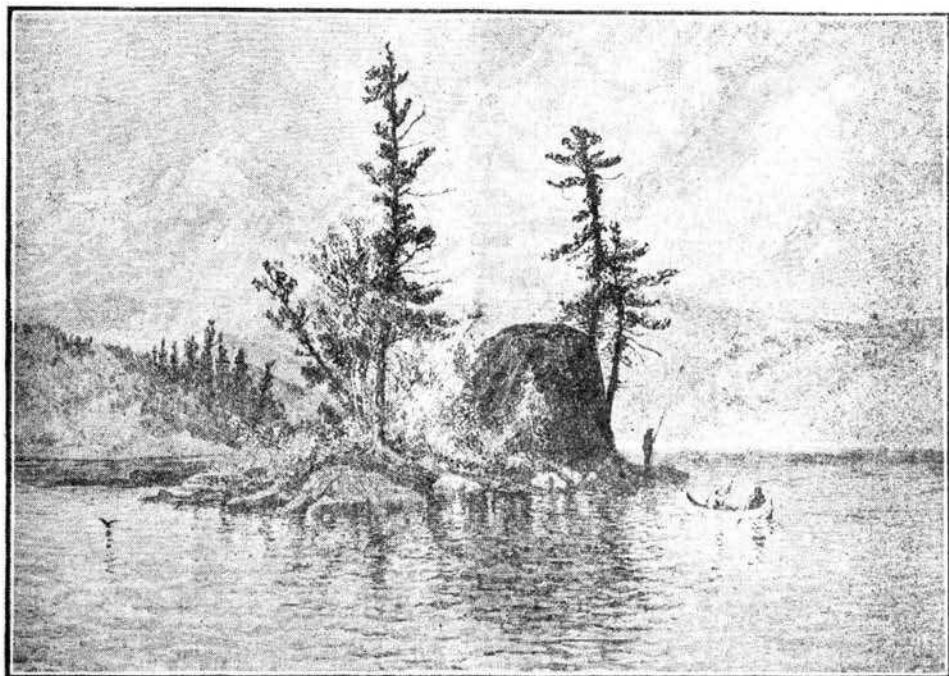
Il fait nuit quand nous entrons à Ottawa, capitale de la confédération canadienne. A l'hôtel, papa m'a résumé l'histoire de cette ville, comme préparation à la visite détaillée que nous en ferons demain.

(A suivre)

Philéas LACHANCE.

MOT D'ENFANT

EMILE, petit homme de 8 ans (et filleul de Mamma Odile), s'approche de sa maman et l'embrasse avant le départ pour la classe. — « Maman, dit-il calmement, quand j'oublie de t'embrasser le matin, j'y pense toute la journée à l'école !... »



La rivière Outaouais

FRANCINE ET GRAINDESEL

LES MALHEURS

DE GRAINDESEL



1- Elle était bien heureuse, alors, Graindesel. Quand on a sept ans, de bons parents et un oncle Jean, peut-on vraiment ne pas l'être? Et pourtant de grands malheurs allaient bientôt briser son petit cœur aimant et faire beaucoup pleurer ses beaux yeux d'azur.

2- Lorsque la méchante grippe visita le pays elle s'arrêta dans le paisible village de Graindesel; elle entra même, la cruelle, au foyer de la pauvre petite et lui enleva, dans l'espace de vingt jours, son papa, Suzanne, sa petite sœur, et sa maman, sa chère maman qu'elle ne vit pas mourir parce qu'on l'avait éloignée par crainte qu'elle ne prit le terrible mal.



3- Tous ces tristes événements passèrent comme un mauvais rêve dans la vie de notre petite amie. Un matin de novembre, comme elle revenait de conduire sa maman au cimetière, accompagnée de l'oncle Jean, elle leva tout à coup vers lui ses jolis yeux tout baignés de larmes et demanda: "Dis, parrain, le petit Jésus ne me laissera pas longtemps toute seule comme cela?... Et puis, maman s'ennuiera bien sûr de sa petite fille... Tu pleures, parrain? Mais tu viendras, toi aussi, en paradis!... On dit qu'il est bien grand et si beau!"



6- Mais la Providence veillait et, comme toujours, Elle arrangea les choses. On retraça, à Montréal, une parente de madame Rainassis qui consentit à adopter la fillette. Elle vint elle-même la chercher et se montra si bonne, si compatissante, qu'elle gagna tout de suite le petit cœur de l'orpheline.



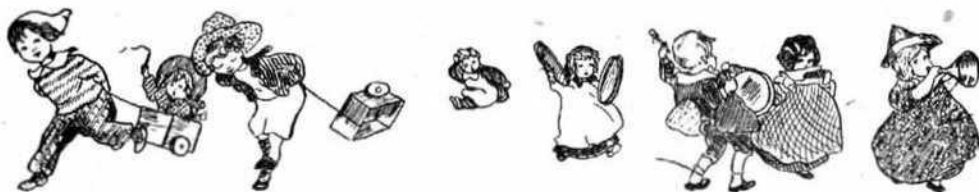
4- Oui, l'oncle Jean pleurait. Enlevant l'orpheline dans ses bras robustes, il la pressa fortement sur son cœur, comme l'eût fait sa tendre maman, pendant que de grosses larmes coulaient sur ses joues et allaient se perdre dans sa moustache. Il ne pouvait parler, le pauvre homme, tant il avait de peine. C'est en silence qu'il atteignit sa maison portant toujours Graindesel qui, brisée de fatigue et de émotion, s'était profondément endormie.

5- Il la coucha dans son lit et, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises sur le front, il s'assit tout près d'elle et là, la tête dans ses deux mains, songea à ce qu'il adviendrait de sa chère filleule. Il faudrait, hélas! se séparer; peut-être même mettre l'enfant à l'hospice, car il était impossible qu'il la gardât chez lui toujours. Cette pensée de la séparation lui crevait le cœur, au malheureux oncle Jean... Il lui semblait qu'il ne pourrait plus vivre quand Graindesel ne serait plus là.



7- Le moment du départ fut bien triste pour tous. Notre petite amie courut à la cuisine faire ses adieux à Minet. Comme elle aurait aimé l'amener son grand ami Minet! Mais elle n'osa pas demander cette faveur à la bonne madame Sanschagrin, sa nouvelle maman. Elle caressa longuement la bonne bête, l'embrassa plusieurs fois sur son museau rose et la confia à son parrain qui entra justement la chercher. A la gare, il lui fut aussi bien pénible de se séparer de son cher oncle, mais elle se montra bien courageuse, et ce n'est qu'une fois le train en branle que la pauvre petite pleura... pleura...





CHEZ MARRAINE

CAUSERIE DE MARRAINE ODILE

BEAUX LIVRES — BELLES IMAGES

« Marraine, parlez-nous donc d'oeuvres enfantines, me demande l'un de mes filleuls « Jeune Chevalier. » Je me rends bien volontiers au désir de mon petit ami, certaine, du reste, d'intéresser mes autres filleuls. Je vous parlerai donc aujourd'hui d'une oeuvre exquise qui existe en France et qui peu à peu se répand dans tous les pays : Les Ligues de bonté. » Sans doute, toutes les oeuvres dites sociales et les oeuvres de charité sont à base de bonté et il y a certaines associations enfantines qui ressemblent, par quelques côtés à celle dont nous parlerons : Pages du Christ, Cadets du Sacré-Coeur et chez les anglo-protestants surtout, Eclaireurs ou « Boy-scouts », etc., etc.

Cependant, la Ligue de bonté est une oeuvre bien déterminée, ayant pour but unique la bonté, quelque soit le genre d'action exercé par le ligueur. Habituellement, c'est dans une école que la ligue de bonté se fonde, et c'est l'instituteur religieux ou laïque qui dirige les ligueurs. On les invite à regarder, à observer autour d'eux, bien attentivement, à chercher ceux qui peinent et qui souffrent. Puis on leur conseille d'aider, de secourir ceux-ci dans la mesure du possible — si peu que ce soit. Enfin, brièvement, sans trop faire valoir leurs petits mérites, les ligueurs écrivent sur une feuille, non signée, ce qu'ils ont fait durant le mois qui vient de s'écouler. Ils déposent leurs petites lettres dans une boîte. A certains jours le Directeur lit tout cela au groupe des ligueurs réunis en classe. Chacun se rend ainsi mieux compte de ce qu'il peut faire pour son prochain, en écoutant le simple et clair récit des actes de bonté de ses camarades.

Nous sommes ainsi faits, grands et petits, qu'ils nous est nécessaire bien souvent d'être guidés et soutenus par l'exemple de plusieurs pour accomplir notre devoir et pour ne pas dévier du bon chemin. Nous sommes faibles et puis nous avons honte parfois d'agir seuls sous les regards moqueurs de prétendus amis à la conduite parfois peu édifiante. « N'ayez pas peur d'être bons écrivait un jour René Bazin, l'auteur de « La Douce France. » C'est là une crainte très répandue et qui donne leur audace aux mauvais. » Pour nous, mes chers petits, ayons plutôt peur de n'être pas assez bons, et donnons autour de nous le goût et le désir de faire du bien. Mettons-là à la mode cette jolie vertu qu'est la Bonté ! Pratiquons-là de si aimable façon qu'elle charme tous ceux qui nous approchent. Que grâce à nous, mes en-

« QUE LIRONS-NOUS MARRAINE ? »

Lisez donc ce petit livre exquis, mes chers filleuls : « Une âme de jeune fille. » C'est l'histoire de « Gaby », écrite par elle-même, son journal, ses lettres — le tout en une centaine de pages, et joliment illustrées par l'auteur. Dessins, aquarelles et photographies sont des plus gracieux. Vous aimerez ces pages, vous les ferez lire à vos camarades et à vos amis et vous les amuserez en leur faisant beaucoup de bien car si Gaby était une « petite sainte », c'était aussi une gaie et spirituelle fillette.

Et maintenant mes chers enfants, lisez et relisez votre revue, faites-la lire et aimer ! N'oubliez pas que c'est à vous cette revue là ! Qu'elle devienne « votre oeuvre. » Soyez-en les apôtres. Je vous le répète, vous ferez ainsi une bonne action au point de vue religieux et national. Elle doit remplacer chez-nous le « Magazine » américain aux couleurs criardes et aux vilaines images grotesques. Préférez-là aussi aux histoires de héros de vices animées et d'aventures plus ou moins brutales. Cultivez votre goût et élevez vos âmes, mes chers petits. Soyez bien de « chez-nous » ; restez purs et distingués. Laissez à d'autres les choses vulgaires et laides, toutes ces choses qui vous enlèveraient vite, allez votre fraîcheur d'âme et votre jolie confiance en la vie.

M. O.

MERCI ! . . .

Madeleine et Tante Annette ont eu un gentil mot de bienvenue à l'adresse de « l'Oiseau Bleu » et lui ont offert leurs bons souhaits.

Marraine Odile leur offre ses plus sincères remerciements.

fants, il y ait chaque jour un peu moins de larmes aux yeux de ceux qui souffrent, un peu plus de confiance et d'apaisement aux coeurs de ceux que l'humiliation ou la pauvreté ont aigris et découragés. Souvenons-nous que : « Rien n'est meilleur à l'âme que de faire une âme moins triste. »

Marraine ODILE.

COURRIER DE MARRAINE ODILE

FANFAN — Pour le sujet et les conditions de notre « concours des bonnes actions », voyez ma causerie du mois dernier. Et, à l'oeuvre, joyeux Fanfan !

EN SABOTS — Je suis contente que vous aimiez tant que cela notre « Oiseau Bleu ». Vous avez raison. Votre petite revue n'est ni anglaise, ni française, ni américaine : elle est canadienne-française. Elle est bien de « chez-nous » et faite tout spécialement pour vous. Je vous remercie pour la « propagande enthousiaste » que vous faites votre maman, votre tante et vous pour la « Revue Nationale » et pour « l'Oiseau Bleu ». C'est vraiment une oeuvre patriotique que vous faites-là.

VIERGE DES LYS — Bonjour, ma chère petite. Voyez « la cueillette » d'aujourd'hui et vous serez très contente, je l'espère.

PETIT HOMME — Est accueilli avec plaisir ici. Les ouvrages de Madame la Comtesse de Ségur sont exquis. Continuez à les lire à les aimer, rien n'est plus amusant ni mieux écrit pour les jeunes. Je vous assure que le cousin Jules à tort. Bien des gens très cultivés et de beaucoup d'esprit aiment parfois à relire ces livres qui ont enchantés leur enfance et leur jeunesse.

JUMELLE — Et moi aussi, j'aime bien ce joli groupe que vous faites là-bas « au lac » : vous, Marcelle, Bérard, Emile, Guy et ce délicieux petit Jean si brave, si gentiment... héroïque ! « Vive labeur, » mes chères petites pianistes et ne vous découragez pas. Mon portrait ici ? Ah ! Mes chers petits, songez donc, si je n'étais pas telle que « vous me rêvez » !... Aimez-moi d'après ce que j'écris, allez, vous avez le meilleur de moi ici.

PASCAL L'ERMITE — Vous avez dû recevoir une carte de votre amie ? Madame Lucie-Félix-Faure Goyau a écrit de belles pages sur la jeunesse des Pascal. Les avez-vous lues ? Je ne vous oublie pas.

JACQUELINE — La gentille petite lettre que vous m'écrivez ! Quel dommage que vous soyez si frêle et que vous ayez eu cette vilaine grippe. Etes-vous guérie au moins ? Votre écriture est bien jolie.

UN JEUNE ECOLIER — Oh ! le brave, le vaillant petit homme ! Je vous félicite affectueusement et garde votre charmante lettre pour le concours.

ETOILE FILANTE — Certainement que vous allez vous réjouir tous ! Je vous attends et vous lirez toujours avec plaisir.

JACQUES LAURENCE — Merci pour ce que vous m'avez envoyé. Je vas bientôt utiliser tout cela. Voyez « la cueillette » d'aujourd'hui.

YOLANDE — Vous avez dû recevoir la lettre promise au sujet de vos graves projets ? J'ai lu avec intérêt votre charmante composition sur Jeanne LeBer. Dois-je vous la retourner ? Il n'y a malheureusement pas assez d'espace à la revue pour publier toutes ces jolies choses. Croyez bien ma chère Yol que je m'intéresse sincèrement à vous. Je ne me tiens pas au bureau de la revue et j'habite la campagne. Après tout, que vous donnerait « de plus » de voir ma pauvre personne ? Je vous aime bien moi, allez, d'après vos

lettres si finement écrites, si aimablement pensées « au clair de la lune. »

FUTUR MUSICIEN — C'est de Beethoven qu'on voulait vous parler sans doute. Il était sourd lorsqu'il composa ses derniers morceaux. Je vous donnerai sous peu, un petit article sur ce grand maître de la musique allemande. L'auteur de la célèbre mélodie : « Le Roi des aulnes », est Schubert.

FURET et POMPONNETTE — Ne sont jamais oubliées. Un affectueux bonjour.

FRISCO — Un bonjour et un fameux, un « kolossal » point d'interrogation... Dites-moi donc si Lulu fait le tour du monde à la recherche de son désormais célèbre Minet !

ALIX — Reçu avec grand contentement le mot aimable de ma nouvelle filleule. Je suis heureuse d'avoir pu vous faire plaisir. Dites à l'amie Janot d'avoir patience et pitié... je ne l'oublie pas, je « l'exécute » sous peu.

MARGOT et JEAN — Je vous donne le programme demandé dans une autre colonne. J'ai pensé que cela pourrait intéresser aussi d'autres filleuls. Revenez tant que vous voudrez.

COLLEGIEN — Vous aimez la revue et vous voudriez que tous la lisent... Alors, faites-là voir autour de vous, et amenez-moi d'autres filleuls, d'autres abonnés ! Merci pour vos gentillesses.

HUGUETTE — Bienvenue à la gentille nouvelle. Je vous assure que cela ne m'ennuie pas de répondre à vos intéressantes questions. Puisque vous étudiez seule, prenez le traité de « La composition littéraire » de l'abbé Sylvain, (l'auteur des « Paillettes d'Or. ») C'est intéressant, facile et vous aidera beaucoup dans vos travaux. Plus tard vous pourrez prendre des manuels plus sérieux, plus... volumineux aussi puisque vous aimez les gros bouquins. Nous en reparlerons.

JUMELLE — Je reçois à l'instant votre seconde petite lettre, charmante au possible. Je suis contente que vous soyez chez-vous les « apôtres de votre revue. » Quelle jolie papeterie vous avez !

CADETTE — Je suis toute disposée à vous dire, à vous aussi « de si belles choses » ! Les portraits que vous me faites de vous, et de jumelle m'ont bien intéressé. Vous avez là un excellent tonique. Avec l'air « du lac » et les bons soins de la maman vous allez devenir robuste et rose à plaisir très certainement ! Je vous remercie de m'écrire sur d'aussi joli papier ! J'embrasse toute la nichée !

Marraine ODILE.

A propos d'«épreuves» !

Nos petits amis voudront bien excuser les fautes typographiques qu'ils trouveront ; ou qu'on pourrait leur faire remarquer dans notre petite revue. La calligraphie parfois plus élégante que lisible de certains collaborateurs, jointe à la distraction des typos et du « correcteur d'épreuves », ont fait que notre dernier numéro par exemple contenait bon nombre de ces fautes regrettables, et feront sans doute, malgré toute notre bonne volonté, que les numéros à venir en contiendront aussi.

A LA CUEILLETTE

L'ANNEAU MAGIQUE.



On fait tremper pendant 24 heures, un fil de grosseur moyenne dans un peu d'eau très salée ! Au bout de ce temps, on retire le fil de son bain et on le laisse sécher, puis on y suspend une bague légère en appuyant le coude sur la table afin d'éviter le balancement. On fait alors mettre le feu au fil près de la bague. Le fil brûlera et l'anneau restera suspendu à ses cendres.

* * *

NOS PETITS FRERES INCONNUS S'AMUSENT...

Constructions difficiles, jeux de patience ou d'adresse, voilà ce qui amuse surtout les jeunes chinois. Le jeu populaire entre tous est le « Berceau du Chat » (ce que nous appelons « Carré ménage ») qui consiste à entrelacer dans les doigts des deux mains — un fil que le partenaire doit reprendre en conservant les mêmes dispositions. Disons tout de même qu'aujourd'hui, quelques « célestes » sont assez européens pour s'essayer à la boxe, et à la course. Les fillettes chinoises et japonaises sont paraît-il, bien sages. Outre les jeux de patience elles ont de minuscules poupées et puis... les poupons de la maison ! On voit les gentilles mamans de dix ou douze ans — moins âgées même parfois — promener, *attachés sur leur dos*, les bébés qui aiment fort ce genre de berceau, dit-on. Moins paisibles, les petits japonais adorent le cerf-volant et « le jeu des drapeaux ». Rangés en deux camps, les joueurs, à un signal donné, doivent s'élaner dans le camp ennemi et essayer d'enlever aux adversaires le plus de drapeaux possible. Vous comprenez que les parties sont généralement... mouvementées ! Nos petits amis les Hindous vivent dans un pays bien chaud, ils s'amuse de préférence au dehors, avec de petits animaux ou de minuscules personnages en bois ou en terre cuite et peints de couleurs voyantes. Ils ont une remarquable habileté pour jouer au « bilboquet », gracieux et difficile amusement, vous ne l'ignorez pas. En Russie, les jouets favoris sont aussi les jouets multicolores, aux couleurs voyantes que passent, de maison en maison, des colporteurs dont les enfants attendent toujours la tournée avec grande impatience. Dans la vie des jeunes Espagnols et des jeunes Mexicains, le grand événement est le combat de coqs ou de chiens (au Mexique) et les fameux combats de taureaux (en Espagne). Petits garçons des deux pays luttent avec de grands chiens qu'ils appellent, leurs « toros ». A Séville et à Madrid (en Espagne) les enfants dansent sur les places publiques, les jolies danses nationales, au son des guitares et des castagnettes.

En Grèce, les enfants se livrent avec ardeur aux jeux sportifs. Mais ce peuple qui aime tant la Beauté, aime passionnément les fleurs. Les jeunes Grecs s'en font des bouquets, des couronnes, des jouets de toutes sortes. Le premier mai, ils ont une fête charmante dont les enfants et les fleurs sont « les héros », chacun décore sa maison au dehors et au dedans des fleurs qu'on a la veille moisonnées avec des chants et des cris de joie.

Partout mes enfants, après avoir gentiment aidé papa et maman à la maison, après avoir étudié de leur mieux, vos petits frères inconnus s'a-

musent de tout leur cœur. Vous aussi riez, sautez, amusez-vous bien, mais que ce ne soit jamais aux heures de silence et de travail. Et puis, en vous amusant, cherchez toujours à faire plaisir à vos camarades, surtout à ceux qui sont les moins habiles, les moins forts, les moins heureux. Ceci mes enfants, rendra vos cœur plus joyeux et vos récréations n'en seront que meilleures.

M. O.

* * *

PROGRAMME POUR UNE SOIREE RECREATIVE

Demandé par (Margot et Jean.)

1. Un morceau de piano (à quatre mains.)
2. Récitation A. — Les trois fées.
Récitation B. — Puisque tu m'aimes.

Blanche LAMONTAGNE.

(Extraits des Visions Gaspésiennes, p. 41 et p. 63.)

3. Une chanson canadienne

" " de Botrel, (à votre choix.)

4. Saynette (3 personnages) « L'indisposition de Jeannette » par Juliette Lavergne, (Voir la Revue Nationale de juillet 1920, p. 26.)

5. « Pomponnette » — de Durand — et « Dodelinette » — de Gounod, (pour piano).

Choeur : O Canada.

M. O.

* * *

CHERCHONS UN PEU

Avec la première lettre des mots suivants, formez le nom d'un arbre fruitier :

Olympe, mur, poupée, Madras, Rome, encrier, Italie.

Quelle différence y a-t-il entre un champ de blé et une pipe ?

CHARADE.

Une monnaie est mon premier,
Une consonne est mon deuxième,
Une voyelle, mon dernier,
Mon tout, un mets que l'on aime.

Les réponses devront être adressées à MARRAINE ODILE, 296, rue Saint-Laurent, Montréal, et nous parvenir avant le 1er avril.

Nous enverrons un prix au filleul — ou à la filleule — qui nous donnera les meilleures solutions. S'il y a plusieurs bonnes réponses, nous tirerons au sort le nom du lauréat.

Et maintenant... bonne chance !...

M. O.

NOTRE CONCOURS

Il s'agit, pour vous, je vous l'ai dit le mois dernier, de nous conter en quelques lignes votre meilleure action accomplie pendant le carême. Dites simplement ce que vous avez fait de bien. Nous publierons les meilleures réponses signées d'un pseudonyme seulement, et quatre prix seront décernés aux plus « méritants. »

En France, dans les « Ligues de bonté », chacun raconte ce qu'il a fait de bien, non pas pour se vanter mais bien pour encourager par son exemple de moins courageux, de moins laborieux camarades ou encore pour faire penser à d'autres quel bien on peut faire de façon parfois bien ordinaire. Voyez donc, mes chers enfants, ce que vous pouvez faire de bien pendant ce carême et dites-le nous en toute simplicité.

Le concours se fermera le 30 mars. Les réponses devront être adressées à MARRAINE ODILE, 296, rue Saint-Laurent, Montréal, et ne devront pas dépasser dix lignes.

FIGURES ANGELIQUES

« Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus »

La petite Thérèse Martin, qui devait tant aimer l'Enfant-Jésus, naquit dans le temps de Noël, en l'année 1873. C'était le neuvième petit ange, que le bon Dieu donnait à l'un des foyers les plus dignes d'admiration qu'on puisse trouver ici-bas. Thérèse était le bébé gâté de toute la maison. Son père l'appelait « Ma petite reine », pour la maman elle était « le lutin sans pareil. » Quand aux grandes soeurs, elles trouvaient bien « emignonne et bien gentille » leur chère benjamine. Bref, chacun lui faisait fête. « Mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres, écrivait plus tard Soeur Thérèse, dans son « journal. » Mais si le bon Dieu avait placé près de moi tant d'amour, il en avait mis aussi dans mon petit coeur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais mon père et ma mère. Je leur témoignais ma tendresse de mille manières. » Choyée et douée de tant de qualités, la petite Thérèse était donc fort heureuse. Sa piété déjà était angélique. A deux ans, elle assurait gravement qu'elle se ferait religieuse comme sa soeur ainée, Pauline. A quatre ans, elle multipliait les petits sacrifices et les actes de vertu les plus exquis pour se préparer à sa première communion. « J'avais pris l'habitude écrit-elle, de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi, ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférerais me taire sans m'excuser. » S'exerçant à la sainteté la plus haute, l'enfant n'en restait pas moins d'une simplicité charmante ; elle riait, jouait volontiers, s'amusait d'un rien. Elle n'aima jamais à se singulariser en quoique ce fut. Amour et simplicité résument parfaitement sa vie et qualifient bien son genre de sainteté. Elle faisait avec son père de longues promenades. Elle aimait l'immensité dorée des champs de blé. Elle écoutait avec ravissement la chanson grave de la mer. Les arbres, les oiseaux, les fleurs sauvages, bluets, coquelicots et paquerettes, la neige, les étoiles : « toute la belle nature la ravissait et transportait son âme dans les cieux. » Elle n'avait pas encore cinq ans lorsqu'elle perdit sa mère. Son chagrin fut profond. Alors, elle se fit plus grave. Ce deuil laissa comme une ombre sur la vie ensoleillée de la « petite reine. » Quelques temps après elle tomba malade, d'une maladie étrange que personne ne comprenait. Un sourire de la Sainte Vierge guérit miraculeusement la jeune malade. Thérèse fit sa première communion avec une ferveur de séraphin. Puis, sans en rien dire, elle se prépara à vivre l'austère existence des religieuses carmélites. Cette fillette si aimée, si choyée, d'une beauté rare, déjà très instruite et très cultivée rêvait de s'en aller dans un cloître et d'y entrer à sa quinzième année ! « Briser ma volonté, retenir une parole de réplique, rendre de petits services autour de moi, sans les faire valoir et mille autres choses de ce genre, disait-elle, voilà ce à quoi je m'appliquais de mon mieux. Elle ajoutait humblement : Je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. » Ces petites choses suaves qui formaient la vie d'enfant de Thérèse et qui devaient être aussi toute sa vie au Carmel, en firent une sainte dont la vertu émerveillait ceux qui l'approchaient. Elle appelait ces actes de vertu de la vie ordinaire, de

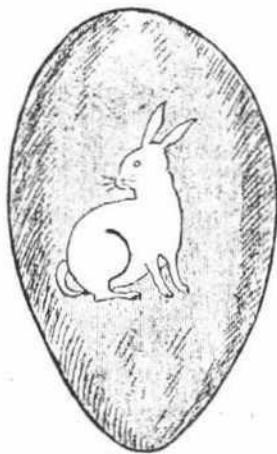
la vie de chaque jour : « des fleurs effeuillées. » « Profiter des moindres actions et les faire par amour c'est jeter des fleurs sous les pas de l'Enfant-Jésus. » Le pape Léon XIII lui permit d'entrer au Carmel à quinze ans. Elle y vécut neuf ans. A la veille de mourir, elle répétait souvent ces belles paroles dont elle devait pleinement réaliser le prophétique désir :

« Je sens que ma mission va commencer (en mourant) ma mission de faire aimer le bon Dieu « comme je l'aime. Je veux passer mon ciel à « faire du bien sur la terre. »

Aimez-bien cette exquise petite Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, priez-la souvent. Elle aimait beaucoup les enfants et se glorifiait de leur ressembler aux regards de Dieu. Vous pouvez l'imiter ; sa vie fut toute simple dans sa famille et au pensionnat comme est la vôtre de chaque jour. Qu'elle soit pour vous un modèle et une protectrice, des cieux où elle ne cesse suivant son désir « de faire du bien sur la terre. »

Juliette LAVERGNE.

GRAVURE SUR . . . OEUFS !



Voulez-vous mes petits amis, avoir pour Pâques de beaux oeufs artistiquement sculptés ? Voici tout ce que vous avez à faire.

Prenez un oeuf ordinaire, faites-y un tout petit trou avec une épingle et videz-le complètement. Procurez-vous ensuite du saindoux, ou tout autre matière grasse, non liquide, trempez-y un bout de bois (une allumette par exemple) taillé comme un crayon.

Tenez ensuite votre oeuf par les deux extrémités, dans la main gauche, de façon qu'il tourne facilement entre vos doigts, puis à l'aide de votre bois imbibé de graisse, tracez-y le dessin le plus artistique que vous pourrez. Faites-le ensuite trempez assez longtemps dans un vaisseau contenant assez de vinaigre pour que l'oeuf en soit recouvert. Le vinaigre va corroder la coque de l'oeuf sauf aux endroits où se trouvent votre dessin et qui sont protégés par le saindoux. Quand vous aurez débarrassé l'oeuf du saindoux que vous y avez mis, votre dessin apparaîtra sculpté en relief sur la coque.

MOT D'ARTISTE.

Napoléon III ayant invité à Compiègne le chansonnier Nadaud, en sa qualité d'artiste, l'accueillit avec un sourire et lui dit aimablement :

— Monsieur Nadaud, vous serez ici comme chez-vous.

— Sire, répondit le musicien avec une stupéfaction comique : Je croyais bien y être mieux !
BRIND'OISON.

« La Revue Nationale » de Mars

Ne le cède en rien à ses devancières. Sa couverture porte imprimé, en un beau brun clair, l'un des plus beaux tableaux de notre excellent artiste canadien, M. J.-C. Franchère. Toute une page, à l'intérieur, imprimée également en couleur, reproduit quelques-unes des toiles les plus remarquables du dernier salon et le reste de l'illustration n'est pas moins remarquable par sa valeur que par son abondance. Un texte varié, et d'une haute tenue littéraire, accompagne comme d'habitude ces nombreuses gravures.

Voici, du reste, le sommaire :

1875-1921 (illustré)	Robert LEBLANC
La vie littéraire	Henri D'ARLES
Adieu à la neige (poésie)	L. G.
La « Jolie Nonne » (récit historique illustré)	Sabine SAINTE-MARIE
Nos écrivains et l'Institut de France	Emile MILLER
Radotages et paradoxes	Rémy TREMBLAY
Le Succès (comédie fin)	Antonin PROULX
Le Jardin du Silence (roman illustré, suite)	Victor FELI
Les études religieuses	Marie-Claire DAVELUY
Du salon à la cuisine	Perle SATIN
Pages d'hier (extraits)	

Charles Maurras, Comtesse de AVILA

La Bonne idée de Justine (Conte de Pâques pour les enfants)...Pierrette **AVRIL**

Hommage à Louis Hémon (illustré).

Ce qui se passe

Henri du **VALLIER**
Carnet d'un curieux. — Notre revue. — Propos de la Dame-qui-lit. — A la queue de la poêle. — Courrier graphologique, etc., etc.

Illustrations : Page frontispice : Le vieux Montréal, la rue Lagachetière, tableau de J.-C. Franchère. — Composition originales de A.-S. Brodeur et de J. McIsaac. — Le Canada illustré. — Le parlement de la Saskatchewan. — Portraits, gravures de modes, etc.

LA REVUE NATIONALE

Publiée par la Société Saint-Jean-Baptiste.

« Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel. »

En vente dans tous les bons dépôts de journaux. Abonnement annuel \$2.00. Envoi d'un numéro-spécimen sur réception de 10 sous. Magnifiques primes aux personnes qui veulent s'occuper de propagande. Administration, rédaction et publicité, 296, rue Saint-Laurent, Montréal.

PAQUES !

Pâques !... Ce mot, n'est-il pas vrai, mes enfants, évoque à vos âmes un peu attristées par l'allure austère du carême et les graves cérémonies de la Semaine Sainte, tout un jour de joie, de réunions familiales nombreuses et gaies, des échanges de cadeaux et de souhaits, des fleurs — des lys surtout — enjolivant vos fenêtres, parfumant les salons. Des lys... il y en a aussi sur l'autel, à l'église, et pendant la messe pascalle, vos yeux regardent pensivement les longues tiges frêles et les fleurs exquises dans leur blancheur argentée. En Pologne, exprimant d'un mot, la joie débordante des âmes, on se salue dès le matin de Pâques en se disant les uns aux autres : « Le Christ est ressuscité ! » Ne croyez-vous pas, mes chers petits, que si les âmes sont plus joyeuses ce jour-là, c'est parce qu'elles se sentent meilleures et toutes renouvelées par la ferveur et les bonnes résolutions prises et — n'est-ce pas — courageusement tenues pendant le carême passé ? Alors, pour que cette joie persiste en nous, il faudrait tâcher de garder quelque chose de notre piété et de notre bonne volonté du carême... Comme le Maître ressuscité, il faut que nos âmes vivent ! S'il ne dépend pas toujours de nous d'être heureux, en revanche, nous pouvons garder tout le long de l'année, la paix, la joie sainte du matin pascal... DOM BENEDICT.

MODES ENFANTINES
DE « L'OISEAU BLEU »

1. — Pour les tout petits. — Jolie robe-culotte en piqué blanc avec fin liséré de couleur, ou rose ou bleu pâle avec liséré blanc.

2. — Toilette en broderie délicate ornée de dentelle.

« Mignonne » la filleule de Mairaine Odile qui lui a demandé un gentil modèle de robe blanche sera sans doute enchantée d'en avoir une comme celle-ci et sa poupée, la fameuse poupée *Graindesel* n'a pas été oubliée. Habillons-la avec ce qui reste de broderie et de dentelle de la toilette de « Mignonne. » Copions cette robe minuscule que nous voyons sur notre carte de « Modes enfantines. »

M. O.



PERRINE ET CHARLOT

(Suite de la page 4)

PERRINE

Non. Elle n'aime pas les petits enfants, vois-tu. Elle serait fort méchante et nous serions malheureux.

CHARLOT

Mais comment tu feras, Perrine ?

PERRINE, (mystérieuse).

Je sais. Maman me l'a appris cette nuit.

CHARLOT, (tressautant).

Tu as vu notre maman, et tu ne m'as pas éveillé. Oh ! Perrine, que c'est vilain !

PERRINE

Je l'ai vue en rêve, mon chérie. Mais tu es si petit, tu ne peux comprendre.

CHARLOT

Si, je comprends bien. Et qu'est-ce qu'elle t'a dit notre maman si triste ?

PERRINE

Elle m'a recommandé de me rendre loin, très loin, où il n'y a pas de tante Claudine. Au Canada, Charlot. Tu te souviens du beau pays dont a parlé le récollet, hier ?

CHARLOT

Pas beaucoup, Perrine. Mais si tu sais, toi, je prendrai ta main, et nous marcherons aussi longtemps qu'il le faudra.

PERRINE

Sans jamais dire où nous allons, frerot ? Ecoute, il faut que tu me promettes de ne jamais ouvrir la bouche là-dessus. Tu m'entends, tu n'en parleras à personne.

CHARLOT

Pas même à M. le Curé ?

PERRINE

Cela ne sera pas nécessaire. Nous partons dans une heure. Va jouer, maintenant, Charlot. Je ferai les paquets. Il y en aura deux. Dans l'un seront nos vêtements. Dans l'autre des provisions.

CHARLOT

J'en porterai un petite soeur. Mes bras sont forts.

PERRINE

Très bien.

Charlot s'éloigne. Il est pensif. Mais bah ! Perrine est grande. Et raisonnable donc ! Il la suivra. Il sera muet... comme l'infirmier du village pour lui faire plaisir. Il ne faut pas d'ailleurs contrarier Perrine, lorsqu'elle ne veut pas quelque chose. Oh ! non. Cela il le sait bien. Et elle ne veut pas aller chez la méchante tante. Elle ne le veut pas... ni lui non plus. Il rit tout à coup, et se laisse glisser dans le sable chaud et doré.

La petite fille hâte ses préparatifs. Elle s'encombre de fort peu de chose. L'on se rendra si loin. Mais tout à coup voilà qu'elle songe au bas de laine où il y a plusieurs pièces d'or. Que faire ?... L'enfant reste perplexe durant quelques instants. Puis un souvenir traverse son esprit.

Elle se rappelle un conte que lui narrait autrefois son père. Dans ce conte il y avait un petit garçon qui portait un bel habit bleu à larges boutons. Il le porta si bien, si longtemps ce bel habit bleu, qu'un jour, alors qu'il vivait loin de ses parents qui étaient devenus très pauvres, il fallut remettre l'habit à neuf. Or, en essayant de recouvrir les larges boutons, ne s'aperçut-on pas qu'ils étaient faits de pièces d'or enveloppées dans une étoffe solide... Quelle oubaine (... Et Perrine se souvient d'avoir alors battu des mains

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada



Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Sur le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteries, Imprimeurs
41 Notre-Dame-Ouest, Montréal

de plaisir, admirant fort la maman du petit garçon d'avoir songé à cacher ainsi son trésor.

« Eh bien ! pense la petite, je ferai de même avec les habits de Charlot. » Vite, vite, à l'ouvrage ! Comme le temps lui dure !... Elle a bien chaud. Elle se sent fatiguée. Qu'importe. L'aiguille court, et bientôt voilà qu'il ne lui reste que quatre pièces d'or. En normande avisée, elle les place deux par deux dans ses souliers.

Elle appelle maintenant Charlot. Il est temps de s'éloigner.

Lorsque la porte de la maison se referme sur Perrine, elle frissonne. Quelle tristesse de la quitter ! Le long du chemin, malgré eux, les bons petits se retournent souvent pour revoir Offrerville. Il y a des larmes dans les yeux de Perrine. Charlot est sombre, et serre bien fort la main de sa soeur. Ah ! C'est qu'ils comprennent à quel coin de terre plein de douceur ils disent adieu. Ils y sont nés, y ont grandi sous l'oeil de leurs parents. Il y ont reçu la bénédiction suprême de leur mère... De temps à autre les enfants font une halte. Il faut se nourrir, se reposer un peu. Vers la fin de l'après-midi, alors qu'ils atteignent le bourg voisin. Charlot entend le roulement d'une lourde voiture. « Perrine, fait-il, c'est la diligence peut-être ? »

C'est elle, en effet, c'est la voiture publique qui approche. Les petits l'attendent confiants. Elle avance toujours, soulevant un tourbillon de poussière. Perrine reconnaît maintenant son vieil ami le conducteur. Celui-ci en apercevant les enfants, se penche, incertain. « Mais c'est ma petite Perrine, s'écrie-t-il soudain ! » Il tire vivement sur les rênes. La voiture s'immobilise.

(A suivre).

Marie-Claire DAVELUY.

La Première Communion

Pour ce grand jour de la 1ère communion, vous désirez que vos enfants, suivant la demande de l'Eglise, soient vêtus d'une façon convenable.

POUR FILLETTES :

Grand choix de robes de première communion en voile blanc, organdi, mousseline, etc., garniture en dentelle Valenciennes. Voiles en tulle, mousseline ou gaze, 1½ x 1½ vg. ou 2 x 2 vgs.

Assortiment complet de chaussures spécialement appropriées pour la première communion.



Nous avons pour petits garçons un choix spécial de costumes de première communion ; trois tissus différents : vécuca, serge et velours noirs.

Choix d'insignes et de brassards, chemises blanches, casquettes, faux-cols, cravates, bretelles blanches, souliers, etc.

Inutile d'ajouter que, comme toujours, nos prix sont les plus bas.

COMMANDES PAR LA POSTE REMPLIES FRANCO.



Dupuis Frères
447-449 St-Jacques St. MONTREAL